

ESCAZAL FILMS PRÉSENTE

ALBAN
IVANOV

SABRINA
OUAZANI

MICHÈLE
BERNIER

BÉRENGÈRE
KRIEF

GUY
MARCHAND

MOUSSA
MAASKRI

LES FOLIES FERMIÈRES

D'APRÈS UNE FABULEUSE HISTOIRE VRAIE



UN FILM DE
JEAN-PIERRE AMÉRIS

SCÉNARIO ET DIALOGUES **JEAN-PIERRE AMÉRIS** **MARION MICHAU** **JEAN-LUC GAGET** AVEC LA COLLABORATION DE **MURIELLE MAGELLAN**

ESCAZAL FILMS • Scénario • La Région • Canal+ • france.tv • CANAL+ • CINE+ • M6 • TF1 • APOLLO

ALBAN
IVANOV

SABRINA
OUAZANI

MICHÈLE
BERNIER

BÉRENGÈRE
KRIEF

GUY
MARCHAND

MOUSSA
MAASKRI

LES FOLIES FERMIÈRES

D'APRÈS UNE FABULEUSE HISTOIRE VRAIE

UN FILM DE
JEAN-PIERRE AMÉRIS

Durée : 1h49 - Son 5.1 - Image flat

AU CINÉMA LE 11 MAI

DISTRIBUTION

PATHE FILMS AG

Neugasse 6, 8005 Zürich

Tél. : 044 277 70 83

vera.gilardoni@pathefilms.ch

PRESSE

JEAN-YVES GLOOR

151, Rue du Lac, 1815 Clarens

Tél. : 021 923 60 00

jyg@terrasse.ch

FOLIES FERMIERES



SYNOPSIS

David, jeune paysan du Cantal, a une idée : pour sauver son exploitation de la faillite, il va monter un cabaret à la ferme ! Le spectacle sera sur scène et dans l'assiette, avec les bons produits du coin. Il en est sûr, ça ne peut que marcher. Ses proches, sa mère et surtout son grand-père, sont plus sceptiques.



ENTRETIEN JEAN-PIERRE AMÉRIS

Quand avez-vous découvert l'histoire des «Folies fermières» ?

En janvier 2018, je suis tombé sur un reportage consacré à David Caumette aux actualités régionales de France 3. Son récit a résonné en moi comme une évidence : j'allais en faire un film. Trois semaines plus tard, ma productrice, Sophie Révil, et moi nous rendions dans le Tarn pour rencontrer David.

Qu'est-ce qui vous touchait dans cette aventure ?

L'homme d'abord, et sa façon de répondre à la situation difficile dans laquelle se trouvait son exploitation par une idée aussi fantaisiste que celle de la création d'un cabaret. Je trouvais beau qu'il ne se lance pas dans cette entreprise pour changer d'activité mais qu'il le fasse pour sauver sa ferme. Il a une idée fixe, beaucoup d'obstacles à surmonter et n'en démord pas. C'était un vrai personnage de cinéma ; un opiniâtre comme je les adore.

Les moments d'accablement qu'il a traversés m'ont beaucoup ému. À force d'affronter des tempêtes, il m'a confié avoir sérieusement pensé un jour mettre fin à ses jours. Il faut savoir que, à cause des difficultés qu'ils traversent, de l'isolement et de la fatigue accumulée à travailler sans cesse sans gagner un centime, un agriculteur français se suicide chaque jour.

Ce film, c'est aussi, c'est d'abord la rencontre de deux mondes totalement étrangers l'un à l'autre.

Oui, il ne s'agissait pas seulement de dépeindre la condition du milieu paysan, mais une petite collectivité de gens éloignés, agriculteurs et artistes, d'origines et de physiques disparates ; de filmer leur rencontre avec les a priori terribles qu'elle suscite. Chacun pense que l'autre le regarde avec mépris, qu'il est mieux ou qu'il est moins bien. Ce sont les culs terreux, comme David se traite lui-même, contre les gens de la ville... Un mélange complexe et passionnant.

En mai 2019, aidé d'Anne Leblé, David Caumette a consacré un livre à son expérience⁽¹⁾.

Le film ne s'en inspire pas. Avec Jean-Luc Gaget, mon coscénariste, nous avons démarré l'écriture bien avant, rejoints par la suite par les scénaristes Marion Michau et Murielle Magellan qui y ont apporté leur touche de légèreté. L'écriture a été un long processus qui nous a pris plus d'un an et demi. Elle s'est essentiellement basée sur le récit que m'avait fait David lors de notre rencontre.

À quels problèmes avez-vous dû faire face durant cette étape ?

La plus grande difficulté résidait dans le caractère choral du film. Je ne m'étais jamais confronté à ce genre. Aucun personnage ne devait être sacrifié.

David Caumette est-il intervenu pendant l'écriture ?

Nous lui avons fait lire les différentes versions du scénario dont il a validé l'écriture finale. Nous avons tenu compte de ses remarques qui portaient essentiellement sur le fonctionnement concret d'une exploitation.

Avez-vous rencontré beaucoup d'autres agriculteurs durant cette période ?

C'était indispensable. «Les Folies fermières» ne pouvait pas être la lubie d'un Lyonnais parisien réalisateur. Je n'ai pas d'origine paysanne, je me suis donc immergé, comme toute l'équipe, dans la réalité du milieu paysan. Ces gens devaient pouvoir se reconnaître. J'ai passé du temps avec eux et découvert leur monde. C'est ce que j'aime dans mon métier : on ouvre des portes, on apprend... Pour bien savoir filmer quelque chose, il faut l'avoir vu et beaucoup observé.

Comment ont-ils réagi à votre projet ?

Tous me racontaient leur souffrance et le film, même s'il finit bien, n'en fait pas l'économie. Les jeunes, surtout, sont conscients de la nécessité de se diversifier. Beaucoup ouvrent des chambres d'hôtes, d'autres cherchent encore l'idée miracle... Les générations d'avant se montrent plus fermées. J'ai été très surpris, par exemple, de la réaction de l'entourage de David lorsqu'il a exposé son projet : tout le monde, ses parents compris, étaient contre lui. Ils avaient déjà été effondrés qu'il veuille reprendre la ferme familiale alors qu'il gagnait confortablement sa vie en tant que professeur dans un lycée agricole. Pour cette génération, la ferme n'est pas un avenir. Ils rêvent de voir leurs enfants heureux. S'ils peuvent devenir fonctionnaires, c'est le graal. Alors, cette idée de cabaret... Qu'allaient penser les gens du coin ? Le qu'en dira-t-on compte encore beaucoup dans ces milieux.

Lorsque j'ai rencontré les parents de David, il y a quatre ans, alors

que le cabaret était déjà un succès et qu'ils vivaient à côté, ils me disaient encore : «On est content que David s'en soit sorti mais, nous, on n'y va pas». Ils avaient honte, presque le sentiment de déchoir. À leurs yeux, l'arrivée d'un cabaret à la ferme rimait avec celle de la drogue et de la prostitution. Les choses ont changé aujourd'hui : ils participent à l'entreprise, font les repas.

Car il n'est pas seulement question de cabaret dans l'aventure de David Caumette : comme dans le film, son initiative vise également à faire profiter les spectateurs des produits du terroir.

Comme David le dit lui-même, le spectacle est aussi dans l'assiette. Dès l'origine, il a conçu le cabaret pour sauver sa ferme et sauver également les producteurs alentours. Chez lui, les produits du coin sont vendus sans intermédiaire. On y mange très bien. David, qui est très actif et inventif, a également créé sa propre boucherie.

Pourquoi avoir choisi de situer le film en Auvergne, dans le Cantal, plutôt que dans le Tarn ?

Moi, je viens de Lyon, tout près de l'Auvergne, et j'avais depuis longtemps envie de tourner dans le Cantal, avec ses paysages sauvages que j'adore. Avec mon assistant, nous avons longtemps cherché la ferme où tourner. À l'instant où j'ai vu celle du Couderc (dont nous avons gardé le nom dans le film), j'ai su que c'était elle. Il y avait tout : une grange magnifique, l'étage pour David, le champ pour le spectacle de fin, les vaches... Un coup de foudre !

Vous n'avez pas hésité à modifier les rôles de certains des protagonistes. Le personnage de Laetitia, par exemple, interprété par Bérengère Krief, est séparée de son mari et gagne sa vie comme coiffeuse au village. Celui du grand-père est très outré...

Nous les avons inventés - eux et tous les rôles d'artistes : il ne s'agissait pas de coller complètement à l'histoire de David. Avec les scénaristes, nous avons également choisi de laisser tomber les obstacles auxquels il a dû se heurter - et se heurte encore pour certains - pour mener à bien son projet : l'opposition de la mairie ou les normes administratives à respecter... J'ai préféré lâcher ce réalisme-là pour me concentrer sur ce qui me semblait essentiel : la troupe, l'éloge du collectif, le bonheur de faire qui représentent



pour moi la clé du salut. David le dit dans le film : « On ne fait rien tout seul », et c'est justement ce qui est beau dans une société où l'on parle tant de séparatisme. Moi non plus, je ne fais pas un film tout seul.

Que ce soit l'ouvrier agricole (Moussa Maaskri), qui nourrit une passion pour la mère de David (Michèle Bernier), ou les artistes recrutés par David (Alban Ivanov) et Bonnie (Sabrina Ouazani), tous ont un passé bancal, souvent douloureux...

Ce sont des bras cassés qui vont trouver dans ce projet a priori farfelu un pilier auquel s'accrocher et se construire. C'étaient des solitaires, ils deviennent un groupe. Tout d'un coup ces gens d'horizons si différents se sentent à l'abri, protégés. Il y a quelque chose d'une utopie à l'œuvre dans cette aventure. Personne ne se dit : « Tiens ! Il y a des arabes ! » ; ou : « Y'en a qui s'habillent en femmes ! » Ce n'est même pas un sujet. C'est magnifique de se dire qu'en plus, cette histoire est vraie.

Tout part d'une soirée où le héros, passablement éméché après son rendez-vous avec le juge, atterrit dans un cabaret, flashe sur Bonnie, la danseuse, et se met en tête de monter son propre spectacle dans sa ferme.

Ce spectacle le sauve et montre, s'il en était besoin, à quel point le divertissement est vital. Comme le dit le Monsieur Loyal sur la scène : « Ici, on est à l'abri. On oublie tout - ses problèmes de cœur, ses problèmes d'argent ... » - j'ai toujours été sensible à cette notion de refuge... Lui, déjà connu pour ses idées un peu dingues - et les échecs qui s'en sont suivis - imagine tout à coup transposer le bonheur qui l'a traversé à son exploitation. Et va tout faire pour concrétiser ce rêve. C'est merveilleux de passer à l'acte, sans se soucier des moqueries et des risques d'insuccès. David n' imagine pas implanter un nouveau Las Vegas dans le Cantal, il veut simplement réaliser son idée. Cela peut sembler naïf. Il fait partie de cette famille de têtus timides qui arpentent mes films.

Il s'attaque à forte partie : Bonnie, le personnage de Sabrina Ouazani, n'est pas une cliente facile. Elle n'a aucune envie d'aller s'enterrer à la campagne.

J'aime ce genre de personnage féminin, un peu grande gueule et un peu cassé en même temps, dont on finit par deviner le passé difficile au Sélect à Nice. Pour construire Bonnie, je pensais à Marilyn Monroe dans « Bus Stop », de Joshua Logan, ou à son personnage dans « La Rivière sans retour », d'Otto Preminger. Il y a pas mal de filles comme ça dans mes films - faussement sûres d'elles et sans réelle fondation - c'est, par exemple, la mère de famille jouée par Virginie Efira dans « Une famille à louer ». Ce sont de jolis rôles à développer. Parce que la rencontre avec l'autre permet la construction, l'apprentissage de la confiance et souvent, comme c'est le cas pour Bonnie le gain de l'estime de soi, un thème très important à mes yeux.

Il y a énormément de personnages dans le film. Comment réunit-on un tel casting ?

Ça a été à la fois difficile et passionnant. Sabrina Ouazani était là dès le début de l'écriture. Je l'avais dirigée dans « Illettré », je l'apprécie beaucoup et elle possédait cet atout rare d'être danseuse en plus d'être comédienne. Alban Ivanov, qui m'avait énormément touché dans les deux films de Grand Corps Malade - « Patients » et « La Vie scolaire » -, puis dans « Le Sens de la fête », d'Olivier Nakache et Eric Toledano, est arrivé à la fin du scénario ; les acteurs qui ont un potentiel comique m'attirent : je sais leur capacité à être émouvant. Je voulais une troupe composite - des personnes avec des origines différentes, des corps différents, des acteurs venant d'horizons variés. Michèle Bernier, qui joue la mère de David, et dont je déplore qu'on la voie si peu sur le grand écran alors qu'elle est une de nos actrices françaises les plus populaires, s'est imposée très vite, tout comme Moussa Maaskri.

Un acteur de one-man-show, une actrice de télé, une humoriste - Bérengère Krief, qui joue Laetitia, l'ex de David.... Il y avait vraiment le désir de décompartmenter les choses, ce qui est le sujet même du film.

Comme dans la fiction, il s'agissait de trouver la troupe idéale...

Qui mettre ensemble dans cette ferme ? D'emblée, je tenais à ce que les personnages que les acteurs allaient interpréter restent dans leurs personnages, même lorsqu'ils ne sont pas sur scène, qu'on ne

se pose pas de question s'ils ne se démaquillent pas ; bref, qu'ils ne soient pas complètement réalistes, oser cela. Je les imaginai assez proches de la troupe du premier film de Fellini, « Les Feux du music-hall ».

Grâce à Tatiana Vialle, ma directrice de casting, j'ai rencontré des acteurs de théâtre, dont Alain Rimoux, qui joue Gabor, un très grand comédien. Et c'est en visionnant le formidable documentaire de Christiane Spiero sur les transformistes - « Les Reines de la nuit » - que j'ai découvert Philippe Benhamou. Philippe n'avait jamais joué, jamais fait de cinéma, mais il avait quelque chose en lui qui m'a décidé. J'ai besoin d'avoir de l'affection pour les personnes que je filme, que cela fasse l'étincelle. Le seul savoir-faire m'ennuie un peu.

Dans la distribution, on retrouve également Ariana Rivoire, la jeune comédienne de « Marie Heurtin », qui interprète une magicienne sourde.

J'avais très envie de retravailler avec elle et envie aussi qu'il y ait une handicapée dans le groupe, cela rendait la troupe encore plus hétéroclite, plus insolite.

Comment travaille-t-on en amont avec un tel collectif ?

J'ai commencé par faire ce que je fais toujours, une grande lecture durant toute une journée : déjà, on voyait que le mélange prenait. Ensuite, chacun a eu beaucoup de choses à préparer. On travaillait un peu à l'américaine où les artistes doivent à la fois jouer, chanter et danser. Sabrina, notamment, a passé quatre mois à répéter en studio ses scènes de danse. Lise Laffont et Elsa Godard, les deux sœurs danseuses, dont il a fallu construire la sororité alors qu'elles ne se connaissaient pas, ont répété leurs chorégraphies sous la direction de l'excellente Olga Khokhlova, ex-première danseuse de French-cancan au Moulin Rouge. Alain Rimoux a dû trouver l'accent hongrois de Gabor ; on a beaucoup travaillé sur son maquillage dont je voulais qu'il rappelle celui de Martin Landau dans « Ed Wood », de Tim Burton. Lui et moi avions de longues conversations cinéphiliques. Devait-il porter une perruque ? Et pourquoi pas ? Les maîtres du cinéma italien, Les Gassman, Tognazzi... osaient le faire, Jean-Pierre Marielle, chez nous, était aussi capable de ce

genre d'audace. Alain Rimoux, qui vient du théâtre et a longtemps travaillé avec Peter Brook, a adoré toutes ces recherches. Beaucoup de choses, dont l'enregistrement de la chanson de Dalida - « Pour ne pas vivre seul » - par Philippe Benhamou, se sont faites ou ont été répétées à Paris. Cela a été un travail dense et passionnant qui a contribué à souder l'équipe.

Alban Ivanov a-t-il de son côté, fait l'objet d'une préparation particulière ?

Dès notre première entrevue, l'histoire de David Caumette l'avait d'autant plus touché qu'il a lui-même des origines paysannes. Sans avoir vécu à la campagne, il en connaît les difficultés. Alban a passé beaucoup de temps auprès de Pierre et Christelle, les propriétaires de la ferme. Il les suivait dans leurs tâches quotidiennes, il a fait la traite, il est très crédible dans son rôle et les paysans du coin étaient heureux qu'il les représente.

Alban ne s'attendait pas aux émotions auxquelles il a été confronté durant le tournage - la scène de révolte avec le grand-père (Guy Marchand), celle où il affronte la détresse de son copain, ruiné et au bord du suicide, ou lorsque Gabor lui avoue qu'il ne pourra pas assurer la représentation. « Tu ne m'avais pas dit que je ressentirai ça », me disait-il. C'était joli de le voir ainsi cueilli par ses sentiments. Avec Michèle Bernier, nous nous disions récemment qu'Alban pourrait tout à fait devenir une sorte de Jacques Villeret.

Y-a-t-il des films que vous avez montrés à l'équipe ?

« Les Feux du music-hall », le premier long-métrage de Fellini, tellement pathétique et en même temps si bouleversant. Quoiqu'il arrive, même s'il y a seulement cinq personnes dans la salle, il faut jouer. J'ai toujours eu une passion pour les gens du music-hall et du cabaret, cette force qu'ils ont à se produire même dans un endroit minable, même devant un public clairsemé. À mon échelle, j'ai vécu cela en présentant parfois mes films devant des salles quasi vides. J'y suis allé, j'ai débattu avec la poignée de gens présents, et ai toujours réussi à y trouver de la joie. Ce n'est pas la réussite qui compte, c'est le faire ; le bonheur vient de là. On fait la route et on joue. « Les Folies fermières » est aussi un hommage à tous ces artistes anonymes qui arpentent les routes.



Mais le spectacle se solde par une réussite...

Oui, comme le vrai, qu'a monté David Caumette. C'est touchant, d'ailleurs de voir le personnage de Bonnie devenir chorégraphe, et prendre confiance en elle.

Comment travaillez-vous la mise en scène en amont ?

Je ne suis pas un improvisateur, je prépare donc énormément, c'est la clé, et c'était d'autant plus important sur ce film que les acteurs étaient nombreux. Avec mon assistant et Virginie Saint-Martin, ma chef opératrice, dont j'apprécie le travail depuis « Marie Heurtin » et « Une famille à louer », nous avons répété tous les déplacements sur place avant le tournage.

Aviez-vous des envies particulières sur ce film ?

Je voulais des plans larges ; beaucoup de plans larges... À la fois inscrire les personnages dans le paysage et montrer tout le groupe agissant ensemble.

Quel directeur d'acteurs êtes-vous ? Faites-vous beaucoup de prises ?

J'en fais de moins en moins. J'ai tourné beaucoup de plans dans « Les Folies fermières » mais je n'ai pas fait tellement de prises. Quand les acteurs sont vrais, pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures !

C'est l'une des premières fois que vous filmez un spectacle de music-hall, sa création, ses tâtonnements...

Il y avait déjà des scènes de spectacle dans « L'Homme qui rit » mais, ici, c'était un pari d'autant plus difficile qu'il s'agissait d'accompagner les protagonistes dans des essais qui ne sont pas toujours fructueux. Dès l'écriture, il fallait éviter de trop se répéter, ne pas additionner les scènes et, par-dessus tout, ne jamais se moquer des personnages ; les accompagner, toujours. Mais je ne crois pas savoir filmer autrement.

La scène où Philippe Benhamou, le transformiste, interprète « Pour ne pas vivre seul », de Dalida, est bouleversante...

Philippe est un transformiste de grand talent, il a travaillé au

cabaret « Chez Michou », il réussit à cueillir son auditoire, y compris l'entourage proche de David, pourtant peu réceptif : il y a de l'amour et du respect autour de lui.

Lorsque Michèle Bernier l'encourage à interpréter « Laissez-moi danser », une autre chanson de Dalida, plus gaie, elle évoque ces rares moments où elle et ses amies agricultrices se sentaient enfin libérées des contraintes quotidiennes. C'est un moment très poignant.

Il est bouleversant parce qu'il raconte le quotidien de ces femmes qui ne font que travailler. Son personnage ne s'emploie qu'à cela dans le film, comme le faisait sans doute Laetitia avant qu'elle ne quitte David. Elles ont des rôles ingrats, ces femmes : les hommes ne pensent qu'à sauver leur exploitation, ils sont angoissés, parfois dépressifs. Elles sont totalement démunies. D'où l'importance et le bonheur procurés par une danse.

Il y a, dans le film, des moments romanesques, très touchants : ce rapprochement entre David et son ex-femme ; Ou cette unanimité gênée du groupe devant la proposition de numéro de Bonnie que chacun s'accorde à trouver vulgaire alors que tous ont confiance en ses capacités artistiques...

C'est compliqué pour Bonnie parce qu'à la fois son numéro de pole-dance est très bon, elle le fait très bien. Il correspond à ce qu'on lui a appris - on lui a toujours dit qu'il fallait faire venir les hommes -, mais il est associé à la prostitution, à l'image de ces billets que les spectateurs masculins glissent dans le corsage des danseuses dans les films. Or, le spectacle à la ferme nécessite un supplément d'âme et ce supplément, Bonnie l'a gagné. Les membres de la troupe le savent ; elle, n'en a pas encore conscience. Leur réaction va l'obliger à lâcher prise et à danser comme elle en a toujours rêvé. C'était très émouvant de filmer cette évolution.

J'aimais également beaucoup le trajet de cette petite coiffeuse, Laetitia, qui non seulement n'a jamais cessé d'aimer son mari mais qui, au dernier moment, lui insuffle le courage de continuer de se battre.

En dehors du grand-père, enfermé dans ses certitudes, les personnages témoignent d'une loyauté à toute épreuve. Leur sincérité et leur fraîcheur apportent une incroyable note d'espoir. Ces gens ont regagné l'estime d'eux-mêmes à travers un projet qui pouvait sembler bancal au premier abord. Ils sont prêts à s'engager jusqu'au bout. Ce sont des gens biens, dignes, très élégants.

Doit-on lire leur combat et cette manière d'être comme une forme de message ?

Il n'y a jamais de vision idéologique dans mes films. Tout est artisanal, concret - et d'autant plus dans celui-ci qui part d'une histoire vraie. Mais je ne peux pas boudier le plaisir que j'ai éprouvé à la raconter dans une société où tout appelle au conflit et à la haine.

On ne peut pas s'empêcher de trouver une correspondance entre David et les personnages masculins de vos autres films : son opiniâtreté, sa timidité...

Autant je ne connaissais pas le monde paysan, autant il m'était facile de trouver un écho dans le caractère de David : son entêtement, bien sûr, et cette appréhension et cette difficulté qu'il a de s'exprimer en public lorsqu'il doit jouer les Monsieur Loyal. Je les ai déjà traités. Je les connais personnellement !

La plupart du film a été tournée dans la ferme. Quelles contraintes cela imposait-il ?

Il n'était pas question de perturber le travail de Pierre et Christelle, les propriétaires. Durant six semaines, nous avons dû nous adapter à leur rythme : s'ils avaient besoin de traire les vaches, par exemple, nous nous arrêtons aussitôt. Mais c'était formidable d'être à leurs côtés. La météo nous a posé davantage de problèmes. Nous étions entre avril et mai. Il pleuvait, il faisait froid ; ce n'était vraiment pas un tournage confortable, mais très joyeux.

Parlez-nous de cette scène de vêlage à laquelle assistent les artistes...

J'y tenais beaucoup. On en a vu de très belles - notamment dans « Petit Paysan » d'Hubert Charuel. C'était encore une manière de sceller la rencontre de ces deux mondes tellement dissemblables.

Vous insistiez sur les difficultés d'écrire un film choral. Avez-vous éprouvé les mêmes au moment du montage ?

C'est surtout question d'équilibre à trouver. J'aime les scènes longues, et il y en avait beaucoup dans le film. Avec Anne Souriau, qui a monté mes cinq derniers longs-métrages, nous avons dû couper dans certaines. Comme j'avais tourné toutes les scènes de groupe à deux caméras pour éviter aux comédiens d'avoir à trop les rejouer, nous avons beaucoup de matière. Donc élaguer, couper... Plus le temps passe et plus j'assimile le montage à de la sculpture. Maurice Pialat disait : « Il faut rentrer dans le chou du plan », il avait raison.



ENTRETIEN ALBAN IVANOV

Quelle a été votre réaction en découvrant le personnage de David ?

J'ai adoré la folie du bonhomme auquel le désespoir donne les idées les plus dingues. Il sort des clous, on le prend pour un cinglé, mais ça marche et, du coup, le type devient génial. Le message est formidable : il faut oser être différent...

Aviez-vous déjà entendu parler de l'histoire de David Caumette, dont s'inspire le film ?

Oui, mais seulement d'une oreille, sans vraiment chercher à creuser ; j'écoutais aussi les problèmes rencontrés par les agriculteurs- du côté de ma mère, toute la famille est issue de ce milieu. Tout à coup, en lisant le scénario des « Folies fermières », j'ai senti que les planètes étaient alignées : c'était le bon moment pour mettre un coup de projecteur sur ce monde qu'on connaît peu : j'aime que le cinéma puisse servir une cause, c'est une belle arme. Et, par-dessus tout, j'étais heureux que l'aventure qu'on allait raconter trouve sa source dans la réalité. J'ai commencé à me plonger dans les reportages qui avaient été consacrés à David. Et, surtout, j'ai rencontré Jean-Pierre Améris.

Parlez-nous de cette rencontre.

Sabrina Ouazani, que je connais depuis longtemps, lui avait parlé de moi pour le rôle de David. Jean-Pierre m'a envoyé le scénario. Et c'est seulement après l'avoir lu que nous nous sommes vus. J'ai adoré cet homme, sa simplicité, son humanité... Autant je trouvais le projet beau, autant j'ai besoin d'éprouver un coup de cœur pour la personne qui va me diriger. Avec lui, je me sentais en totale confiance. Chez moi, l'humain passe avant tout. D'ailleurs, il n'est question que de cela dans « Les Folies fermières » ; d'humain, de rencontres et de différences à surmonter.

Quel message tirer de ce mariage, a priori insensé, entre artistes et agriculteurs que le héros réussit à célébrer ?

Un message d'espoir bien sûr. La cohabitation est d'abord compliquée parce que, comme toujours, dans ces deux univers tellement différents, la peur de l'inconnu, de l'étranger, commence par prendre le dessus. Et pourtant, comme toujours, on voit qu'il suffit de s'écouter, de se parler pour que les deux parties se trouvent des points communs. À partir de là, la différence devient belle. Dans le film, le choc est très brutal parce qu'on se situe vraiment

aux deux extrêmes. À mon petit niveau, je l'ai vécu en embrassant la carrière d'artiste. Pour la génération de mes parents, devenir comédien signifiait pour beaucoup drogue et pédérastie. C'est important de démonter les clichés et les idées reçues.

On vous classe parmi les humoristes, « Les Folies fermières » est une comédie, et pourtant le rôle que vous interprétez est plutôt grave, parfois dramatique... Encore un cliché à démonter ?

Je ne me pose jamais la question de savoir si je fais de la comédie ou du drame, je n'ai rien à prouver. Je ris de sujets difficiles dans mes spectacles, et il y a souvent du rire et des larmes dans mes rôles au cinéma - on retrouvait déjà cette ambiguïté dans « Patients », de Grand Corps Malade. Je défends une histoire et des personnages avec ce que je sais faire et, oui, avec une cohérence dans ce mélange qui me semble bien marcher. Le rire que j'aime est un rire d'urgence face à des thèmes parfois écrasants, non un rire idiot et inconscient ; je conçois le rire comme une arme.

Dans le film, on vous voit pratiquer un vêlage au cours d'une scène très impressionnante. Avez-vous effectué un travail particulier en amont pour interpréter David ?

J'ai beaucoup écouté David Caumette que j'ai rencontré une fois avant le tournage puis quelques jours pendant. Il m'a raconté ses difficultés pour monter son projet, les réactions souvent hostiles de son entourage - celles de sa famille et celles du village... Et j'ai beaucoup observé aussi Pierre et Christelle, les agriculteurs chez qui nous tournions. Avant, j'avais regardé une montagne de documents autour de l'agriculture en m'immergeant à fond dans les problèmes rencontrés par les agriculteurs. Une fois compris le fond, la forme vient toute seule. Quand j'interprète un personnage, je ne cherche pas à imiter : dans « Les Folies fermières », je n'ai pas cherché à devenir un agriculteur, j'en étais un.

Cette scène du vêlage, je l'ai particulièrement aimée. À force de vivre dans notre monde moderne, on oublie les choses les plus simples de la vie. J'étais heureux de me sentir dans cette grange, les pieds dans la paille, en train d'aider à mettre au monde un être qui allait permettre à l'espèce de survivre et aux humains de manger ; j'étais à l'origine de la vie, sans artifice, juste avec la nature.

Vous avez vous-même des origines paysannes...

C'est vrai. Du côté de la famille de ma mère, près d'Angers, tout le monde est agriculteur. Est-ce que les gènes ont pris le dessus ? C'est ce que ma mère dit en riant.

Parlez-nous de votre travail avec Jean-Pierre Améris...

C'était simple, je l'écoutais. J'avais un bon capitaine avec moi, j'étais à son service. Avec lui, je n'ai jamais eu peur d'aller dans l'émotion, et parfois très loin. C'était un jeu entre nous. Je lui disais : « Attends, Jean-Pierre, normalement, je fais du one man show, tu m'appelles, tu me parles d'une comédie, et maintenant, tu me fais faire des trucs atrocement tristes ? Tu m'as trahi ! ». Jean-Pierre m'a emmené sur un terrain que je n'avais pas trop pratiqué jusqu'ici, j'ai appris et ai été très content d'apprendre avec lui. Il m'a embarqué où il voulait, cela me faisait plaisir de lui faire plaisir, et j'ai été étonné des émotions qu'il a fait naître en moi.

Il y a notamment cette scène où votre personnage est prêt à mettre fin à ses jours...

Comme beaucoup d'agriculteurs - un chaque jour, d'après les statistiques. Beaucoup n'ont pas la force et la lucidité de David qui, lui-même, a pourtant connu cette tentation. C'est terrible d'en arriver à cet acte. C'était difficile à jouer mais très crucial : le film est aussi une façon de dire à tous ces paysans en difficulté : « On sait que vous êtes là, on pense à vous. »

Sur le plateau, Jean-Pierre Améris dit qu'il fait peu de prises.

C'est ce que je préfère et c'est encore une des raisons pour lesquelles j'ai eu tant de plaisir à travailler avec lui. Venant du one man show, je n'ai pas le choix, je dois être bon tout de suite. Je réfléchis de la même façon devant la caméra : je suis à fond dès la première prise, je ne pense jamais au montage, je ne me dis jamais que je peux refaire et j'ai une préférence pour les plans séquences. Je ne crois pas du tout en l'épuisement.

Depuis vos débuts au cinéma, on vous voit plutôt dans des films choraux. Hasard ou choix?

C'est ce que l'on me propose et cela me convient bien. Mes one man show me donnent amplement la place de satisfaire mon ego mais c'est aussi une activité solitaire. Au cinéma, le fait de travailler en équipe, en groupe, me permet de rompre avec cette solitude. C'est agréable de jouer avec des gens qui viennent d'horizons différents et c'est aussi une manière d'entraîner des publics différents vers le même film.

Et puis, personnellement, quel bonheur de côtoyer Michèle Bernier qui me racontait ses soirées chez son père avec Coluche du temps de Hara Kiri, Fluide glacial et Charlie, ou d'entendre Guy Marchand égrener ses anecdotes de tournage ou celles de sa vie personnelle. On apprend des anciens et j'ai appris avec eux.

Le film achevé, savez-vous quelle a été la réaction de David Caumette ?

Je l'ai vu touché et cela m'a ému de le sentir autant en adéquation avec notre aventure. Cela fait partie des choses qui me font aimer ce métier.

Quel avenir voyez-vous à l'agriculture aujourd'hui ?

Comment les jeunes pourraient-ils avoir envie de reprendre la ferme de leurs parents en voyant leur vie et leurs difficultés ? Si l'on ne réagit pas, si l'on continue à tordre les agriculteurs en deux avec des taxes de fous, il ne faudra pas s'étonner qu'on ne mange plus que de la m.... Il faut sauver ce savoir-faire français, ces produits d'exception : il faut écouter ces gens.

Vous êtes de nouveau sur scène avec votre one man show. Comment conciliez-vous scène et cinéma ?

Les deux activités se nourrissent. D'un côté la solitude : de l'autre, le monde. Je n'aimerais pas avoir à choisir entre les deux.

Après cette tournée vous enchaînez sur « Une année difficile » le prochain film d'Olivier Nakache et Eric Tolédano, sur l'endettement. Vous faites désormais partie de la famille?

C'est encore une histoire de rencontres. Il faut des relations solides pour faire du bon travail. Jean-Pierre, Eric et Olivier, Grand Corps Malade... , je suis prêt à les suivre sur tous leurs films .



ENTRETIEN DAVID CAUMETTE

D'où est née l'idée de ces Folies fermières, dont s'inspire le film de Jean-Pierre Améris ?

Tout est parti du constat suivant : Depuis 2010, vingt-sept fermes disparaissent chaque jour en France dont un tiers en élevage. Plus de 350 agriculteurs se suicident chaque année, soit presque un agriculteur chaque jour.

Cette dure réalité ne nous a pas épargnée sur ma commune de Garrigues dans le Tarn. Dans les années 1950, plus de la moitié de ses deux-cent cinquante habitants vivaient des métiers de l'agriculture. Aujourd'hui, la commune compte toujours autant d'administrés mais il ne reste qu'une dizaine d'agriculteurs. Je suis le SEUL et DERNIER éleveur du village.

En 2007, la ferme familiale étant la seule à résister encore, j'ai fait le choix de démissionner de mon poste de directeur d'exploitation en lycée agricole, pour reprendre ce seul et dernier élevage avant qu'il ne disparaisse à son tour.

Ce challenge fou a surpris beaucoup de monde : ma famille, qui s'est opposée à mon installation en tant que jeune agriculteur ; les anciens de la commune, qui m'appelaient le fou du village ; les organismes agricoles qui ne croyaient pas du tout en ma réussite. Persuadé que « les Folies sont les seules choses qu'on ne regrettent

jamais » j'ai alors pensé que plus il y aurait de fous dans mon projet, plus on aurait des chances de sauver cette exploitation et de démontrer ainsi par des actes, que si on laissait les agriculteurs se diversifier et innover en France, on pourrait alors les sauver, eux et leurs fermes.

C'est en posant ce diagnostic que les Folies Fermières sont nées car pour moi, seuls les fous sont capables d'ouvrir les portes qu'emprunteront ensuite les sages !

De l'élevage au cabaret, il y a un monde...

Le défi qui m'attendait était immense, je n'ai pas eu d'autre choix que de mettre les bouchées triples. J'ai imaginé le concept des Folies Fermières en trois volets A B et C : A comme Agriculture (donc ferme à sauver), B comme Boutique des Producteurs (pour supprimer les intermédiaires) et C comme Cabaret. L'objectif étant que la Boucherie (B) et le Cabaret (C) sauvent financièrement (A) puisque, en 2022, l'agriculture reste déficitaire et que l'on n'a toujours pas trouvé le moyen qu'elle redevienne rentable.

Avec cette équation, agriculteurs et artistes peuvent vivre de leur métier ; et, alors qu'aucun commerce de proximité n'existait dans ma commune rurale, la réunion de A,B et C a non seulement permis

de sauver le dernier élevage de la commune de Garrigues mais également de créer deux commerces (la Boutique et le Cabaret). Ainsi, la boucle est bouclée.

Au prix d'une triple activité...

C'est vrai : ma femme et moi exerçons trois métiers. Mais ça marche !

Comment en arrive-t-on là après avoir débuté sa carrière comme enseignant en mécanique dans un lycée agricole ?

Quand j'étais en classe de troisième, j'avais, d'un côté, mes parents et ma grand-mère qui, au vu de mes capacités, voulaient que je fasse des études non agricoles ; et, d'un autre, mon grand-père qui voulait que je sois agriculteur. Chez nous à la ferme, pas besoin de conseiller d'orientation : ce sont les parents et grands-parents qui décident. Pour moi ce serait donc la mécanique ; ma famille pensait que si je persistais malgré tout dans mon désir de revenir à la ferme, je pourrais toujours réparer les tracteurs de l'exploitation. J'ai donc passé un CAP de mécanique agricole (tracteurs...), puis un BAC technologique STI en systèmes motorisés (voitures...), puis un DUT en Génie mécanique (avions...) ; et terminé mes études avec une licence en mécanique générale.

Après avoir enseigné la mécanique, je suis devenu directeur d'exploitation en lycée agricole. J'étais heureux mais...

...mais ?

J'étais en but à un véritable cas de conscience : j'étais en train de former des élèves au métier d'agriculteur alors que, faute de rentabilité, ma propre famille était sur le point d'arrêter son exploitation.

Elle disparue, il n'y aurait plus d'élevage dans ma commune. Je n'avais pas le choix : je devais le sauver, quitter mon poste, m'installer paysan et sauver mes vaches.

Vous étiez fonctionnaire, vous preniez un gros risque.

J'ai accepté de diviser mon salaire par deux et de multiplier mon temps de travail dans les mêmes proportions; tout l'inverse de la logique. J'étais triplement motivé : je voulais me battre pour ma famille et ma commune, et démontrer aux organismes agricoles que

l'agriculture n'était pas morte, à condition de laisser les exploitants innover.

À l'époque, imaginiez-vous déjà faire venir les consommateurs à la ferme ?

Mon credo, qui n'a jamais varié, était de recréer le lien sacré entre le producteur et le consommateur. Les choses se sont faites naturellement, par étapes. Cela faisait déjà des années que les gens venaient visiter la ferme : ils assistaient à la tétée des veaux ou nous regardaient rentrer les poulets. J'ai commencé par resserrer ces liens en leur vendant directement ma production de viande -je la leur livrais sous la forme de caissettes. Voilà pour le volet A.

L'ouverture de la Boutique des Producteurs (le volet B), qui intègre une boucherie-charcuterie et la vente de produits du terroir, ont encore accentué cette proximité. Les consommateurs ont pris plaisir à venir chez nous : nous prenions le temps de discuter avec eux et de répondre à leurs questions, ça les changeait des caisses automatiques des supermarchés...

À cela, est venu s'ajouter progressivement le développement d'un parc animalier. Les enfants connaissent très bien les animaux du zoo, mais très peu ceux de la ferme : en tant qu'ex prof, je trouvais intéressant d'avoir ce côté pédagogique; les parents apprécient.

En 2012/2013, vous abordez le volet C de votre plan en créant une ferme-auberge...

Comme nous n'avions pas assez de revenus pour employer des serveurs, nous avons décidé de servir nous-mêmes nos productions : le producteur de viande servait sa viande, le producteur de vin, son vin et le producteur de fromages, ses fromages... C'est devenu un concept : des repas aux produits du terroir servis par les producteurs en personne. C'était un peu comme si, à la bibliothèque Nationale, Proust avait dédié ses livres aux lecteurs ! Je disais -je dis toujours- à nos clients : « Voyez, le spectacle est dans l'assiette ! ». Mais les premières années ont été difficiles. Nous ne faisons pas plus de quinze couverts par semaine. Les gens avaient du mal à trouver le chemin du restaurant et le comptable demandait des explications...



C'est à ce moment-là que vous avez pensé à monter un cabaret ?

Un soir, ma femme, Laetitia, me dit « Tu es bien gentil de parler à tout le monde de spectacle dans l'assiette, mais personnellement, je préférerais, un vrai spectacle avec des danseurs, des magiciens... ». Je l'ai écoutée, j'ai fait venir un club de country, puis de zumba, puis le sosie de Claude François. L'information circulait, les chiffres remontaient mais nous étions alors loin d'être un cabaret. Nous le sommes devenus lorsque, la Sacem, découvrant que nous dépassions (de beaucoup) les six représentations annuelles autorisées par l'Etat, j'ai dû passer une licence de spectacle pour me mettre en conformité avec le Ministère de la Culture.

Et c'est parce que la Culture ne trouvait aucune autre case pour nous nommer que nous avons été assimilés à un cabaret. Lorsqu'on innove en France, comme c'est mon cas, il est impossible -en tout cas très difficile- de rentrer dans les grilles de l'administration.

Comment expliquez-vous cette frilosité ?

Tout le monde parle d'innovation dans notre pays mais, dès qu'on la met en œuvre et que cela fonctionne, administration et organismes professionnels sont perdus : on ne rentre plus dans les normes, on dérange le système...

En 2016, vous avez été élu start up agricole de la Région Occitanie. En 2019, les éditions du Rocher ont consacré un livre à votre histoire. Elle fait aujourd'hui l'objet d'un film. Racontez-nous votre rencontre avec Jean-Pierre Améris.

Jean-Pierre a vu une émission qui retraçait notre histoire et m'a contacté peu après. Le courant est tout de suite passé entre nous ; je lui ai raconté mon parcours qui l'a conforté dans son projet de film. Notre combat pour sauver la ferme familiale lui plaisait : c'était une histoire vraie et qui, en plus, se soldait par une réussite.

Avez-vous été surpris qu'il ait envie de consacrer un film à votre histoire ?

Au début, ma femme et moi nous avons eu un peu peur. Le livre, ce projet... À ce moment-là, nous étions pris dans un tourbillon. Puis il y a eu l'écriture du scénario. Quand je l'ai découvert, et quoique je ne sois pas un grand lecteur, j'ai été tellement saisi par l'histoire

que j'ai lue d'un trait. Jean-Pierre avait réussi à voir en moi des choses que je ne lui avais jamais dites : la relation entre ma mère et mon grand-père, les couacs qu'il y a eu entre les artistes et les agriculteurs... Il y avait, contenu dans ce manuscrit -et maintenant dans le film- tout ce que je voulais transmettre, et c'était dit avec une telle sincérité, qu'à un moment, je me suis demandé si je n'étais pas en train de rêver.

Le film insiste beaucoup sur le mariage, a priori impossible, des agriculteurs et des artistes...

Et je trouve formidable ce coup de projecteur sur deux corps de métiers qui n'étaient théoriquement jamais censés se rencontrer pas plus dans la vie qu'au cinéma d'ailleurs. Ces gens apprennent à se découvrir et à s'accorder pour travailler ensemble et sauver ainsi la ferme du héros. Au-delà de l'aspect humain, il offre une image positive d'une agriculture capable d'innover pour s'en sortir. Les Folies fermières, c'est la promotion de « l'agriculteur » !

Le personnage principal s'appelle David, comme vous. On est presque dans une biographie...

Je dirais que le film restitue 70% de mon aventure, les 30% restants constituant l'adaptation qu'en a faite Jean-Pierre en comédie.

Parlant d'adaptation, qu'avez-vous pensé du fait qu'il transpose l'histoire dans le Cantal ?

Au début, j'ai été un peu surpris, car en Occitanie nous avons, nous aussi, de belles fermes dans lesquelles ce film aurait pu être tourné. Mais pour moi, le plus important n'est pas tant qu'il l'ai été dans le Cantal ou dans le Tarn. Non, le plus important est qu'il démontre au monde agricole qu'il faut toujours croire en ses rêves, ne jamais perdre espoir, même face à une société qui ne nous comprend pas toujours, qui nous impose des normes d'un autre âge et voudrait faire taire nos coqs voire supprimer les cloches de nos vaches... On se doit de défendre notre campagne et nos paysans.

Derrière l'homme multi-casquettes que vous êtes devenu, on sent toujours l'agriculteur révolté qui veut vivre de son métier.

Mes parents et mes grands-parents m'ont donné le bon sens paysan ; l'école, un bel enseignement et une bonne capacité à m'adapter. Le département du Tarn, la région Occitanie ont récompensé mes efforts. Au fil du temps, chacun a su voir et reconnaître l'efficacité et la portée de notre démarche qui propose une solution à la crise agricole. Les Folies fermières ne constitue évidemment pas une solution universelle mais ce qu'ensemble, artistes et agriculteurs, avons réussi à construire, grâce à l'ouverture d'esprit de tous, prouve qu'on peut sauver des exploitations. Si le film pouvait donner des ailes et des idées à des agriculteurs qui souhaitent vivre de leur passion -et non plus survivre- ce serait déjà un bon début.

Dans le film, la mère et l'ex de David ne cessent de le traiter de rêveur. C'est souvent le traitement réservé aux gens comme vous... C'est vrai mais je vis chaque matin comme une nouvelle aventure. Il y a ceux qui préfèrent rester au lit pour poursuivre leurs rêves, et ceux qui, comme moi, se lèvent pour les réaliser. Tout ce qu'on a réussi à faire aux Folies Fermières, c'est du bon travail de rêveur.

C'est Alban Ivanov qui interprète votre personnage.

Je me retrouve beaucoup en lui, dans l'humanité et la chaleur qu'il donne au personnage de David, et aussi dans sa façon d'être dans le film, un peu décalée, tout en réussissant à mettre de la gaieté sur des sujets pas forcément drôle. On sent qu'il aime profondément son métier, et qu'il a cru, comme moi, en ses rêves. J'ai l'impression qu'on partage la même folie.

Revenons au cabaret : dans le film David peine à convaincre Bonnie, la danseuse (Sabrina Ouazani), de se produire chez lui. Avez-vous rencontré ce genre de problèmes ?

À partir du moment où j'ai obtenu l'appellation cabaret, il m'a fallu assurer. Finis les clubs amateurs, j'ai dû embaucher des troupes itinérantes. Très vite, pourtant, j'ai voulu monter mon propre spectacle afin d'être plus en adéquation avec notre concept. J'ai cherché des artistes autour de Toulouse ; des locaux, toujours des locaux, comme pour nos produits du terroir.

« Du cabaret ? me disaient les danseuses. Dans une ferme ? ça

ne nous intéresse pas ! ». La plupart pensaient qu'il s'agissait d'un plan que nous avions monté entre agriculteurs pour trouver des femmes. D'autres, d'entrée de jeu, posaient des conditions : « On veut bien venir, mais on ne couche pas. » C'est exactement ce que dit Bonnie à David. La sincérité du personnage joué par Alban, à ce moment-là, me touche énormément. Moi-même, j'ai souvent dû rassurer certaines artistes afin d'éviter toute ambiguïté et leur expliquer qu'aux Folies Fermières, on est dans un esprit familial, dans lequel on se bat pour sauver une ferme et non pas pour faire des rencontres.

Cela fait partie du challenge : agriculteurs et artistes doivent apprendre à vivre ensemble.

Une de mes scènes préférées est celle où l'on voit Bonnie venir caresser la vache juste avant que David ne mette son veau au monde. Cette scène est aussi magique que symbolique : la complicité créée entre l'artiste et l'agriculteur mène à cette naissance qui marque la renaissance de la ferme en passe d'être sauvée. On voit le regard émerveillé du reste de l'équipe, c'est sublime.

Aujourd'hui, comment recrutez-vous vos équipes ?

J'ai trouvé une chorégraphe, un peu comme le personnage de Bonnie, avec un grand professionnalisme artistique mais également une vraie compréhension des difficultés de notre monde agricole. Pour sauver notre ferme, ce double investissement est indispensable.

Quelles ont été les réactions de votre entourage en voyant arriver ces gens d'un milieu tellement différent ?

Lorsque les premiers artistes sont arrivés à la ferme, ça a été le spectacle avant le spectacle. Mes parents ont cru que j'étais devenu fou, Laetitia, ma femme, a tenu à préciser que la femme de David, c'était elle et personne d'autre. Quant à mon grand-père, après avoir longuement observé ce qui se déroulait, il nous a expliqué : « À la ferme, on cultive la terre, on soigne les animaux, on ne montre pas son cul. » Les producteurs partenaires, eux, étaient ravis de voir des danseuses. Ça bouillonnait, c'est là, que j'ai compris que j'allais devoir être le médiateur de tout ce beau monde pour que le projet des Folies fermières devienne une réalité.



Vous étiez vous-même confronté à un monde que vous ne connaissiez pas...

Ce qui me plaît le plus dans ce monde du spectacle, c'est que les artistes sont des gens aussi passionnés que nous, les agriculteurs. Nous sommes animés par la même vocation et la même passion. Ils nous ont amené un peu d'art dans notre vie d'agriculteur et nous un peu de vie dans leur art.

Indirectement, le film de Jean-Pierre Améris évoque aussi les drames traversés par le monde agricole.

Comme beaucoup d'agriculteurs, j'ai moi aussi, été confronté au désespoir : malgré tout mon investissement pour sauver cette ferme, il y a toujours des personnes pour vous chercher des problèmes. Alors que la région Occitanie m'avait octroyé une subvention, l'expansion des Folies fermières s'est trouvée bloquée par l'administration qui -à nouveau- coinçait sur des histoires de cases. J'ai craqué et failli commettre l'irréversible, mais une petite voix m'a dit: « Fonce, ne te laisse pas faire ! ». Et, comme on le voit dans le film, j'ai retiré la corde autour de mon cou et décidé de combattre autant qu'il le faudrait... Un jour, mon grand-père m'avait dit : « Si je t'ai appelé David, ce n'est pas par hasard ... » Les Goliath de l'administration ne me font plus peur.

Que diriez-vous aux jeunes agriculteurs qui vont voir le film ?

Croyez en vos rêves mais, surtout, croyez en vous. Même si l'administration ne vous comprend plus, beaucoup de personnes ont foi en vous. C'est grâce aux artistes que nous avons réussi à sauver ma ferme familiale, et je tiens à les remercier car, ensemble, nous avons fait reculer le Goliath de l'administration en leur démontrant que ce n'est pas parce qu'on est paysan qu'on n'a pas le droit d'innover pour sauver nos fermes. Je leur dirai aussi : voyez les Folies fermières comme l'image -et la preuve- d'une agriculture qui innove et qui gagne. Battez-vous, sauvez vos fermes et vos emplois. Aux Folies fermières, nous sommes prêts à vous aider.

Avec tous les métiers que vous exercez aujourd'hui, comment vous définiriez-vous ?

Artiste -paysan. J'aime bien ce terme. Je change plusieurs fois de costumes en une journée, comme les artistes, et paysan car je suis fier d'avoir mes pieds ancrés sur notre terre que j'aime tellement.

LISTE ARTISTIQUE

David	Alban Ivanov
Bonnie	Sabrina Ouazani
Mireille	Michèle Bernier
Laëtitia	Bérengère Krief
Houari	Moussa Maaskri
Léo	Guy Marchand



LISTE TECHNIQUE

Réalisation **Jean-Pierre Améris**

Auteurs **Jean-Pierre Améris, Marion Michau,
Jean-Luc Gaget, avec la collaboration de
Murielle Magellan**

Producteurs **Escazal Films / Sophie Révil et Denis Carot**

Distributeurs **Apollo Films Distribution et TF1 Studio**

Coproducteurs **TF1 Studio, Apollo Films Distribution,
France 3 Cinéma
et Auvergne Rhône-Alpes Cinéma**

Directrice de la photographie **Virginie Saint-Martin**

Musique **Quentin Sirjacq**

Cheffe monteuse **Anne Souriau**

Cheffe décoratrice **Pascaline Pitiot**

Directrice de casting **Tatiana Vialle**

Producteur Exécutif **Frédéric Grunenwald**

